

Robert SULLON

LE VIRUS QUI SAUVA
L'HUMANITE

(Tiré des enquêtes inédites du Clown)

Le virus qui sauva l'humanité.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4881-8

Achevé d'imprimer en France

Dépôt légal : Mai 2020

© Robert Sullon

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre premier

La place rouge était blanche.

Moscou dimanche 19 décembre : 9h50

« Soyez juste, droit et vigilant face au démon de l'ego. »

Le premier cas suspect fut constaté pendant la période de Noël, à Moscou. Mouri, sortit incognito par la porte dérobée de la mignonne petite impasse. Satisfait, il venait de quitter, comme il le faisait depuis trente ans, sa call girl du lundi.

Sous la fine poudreuse, qui tombait sans arrêt depuis le matin, il prit la rue déserte avoisinante, ensuite le petit square dont il n'avait jamais retenu le nom, puis il passa à côté du *monastère de Saint*

Nicolas, pour finalement déboucher sur *Nikolskaya Street*, où il enleva ses « *Ray Ban* ».

Il pouvait maintenant abandonner l'anonymat.

Sous la neige, la célèbre rue piétonne, était majestueusement décorée pour les fêtes.

On aurait dit une image sortant tout droit, d'une de ces petites boules transparentes, que l'on secoue pour faire tomber la neige sur un paysage de Noël. C'était toujours un plaisir d'emprunter la rue la plus chic de Moscou. Dès le matin on y croisait énormément de touristes, venant dépenser des fortunes dans les bijouteries branchées. Ou plus simplement d'autres curieux, qui se prenaient en photo, en train de petit-déjeuner, dans les restaurants huppés.

Cette rue, jadis connue sous le nom de « *rue du 25 octobre* », reliait la « *place Loubianka* » à la « *place rouge* », où notre bonhomme avait un rendez-vous. Tout en marchant, il sortit son portable de luxe, afin de relire le texto qui l'avait intrigué.

Celui-ci avait été rédigé en alphabet cyrillique.

Notre homme connaissait parfaitement cette écriture ancienne, rarement encore usitée.

La traduction moderne du texte pourrait approximativement signifier ... Ahhhh.

Soudain, sa vision défailloit et se troubla. Il ressentit une douleur aigue au niveau du cou et à la base du crane. Comme si une grenade venait d'éclater à l'intérieur de la tête, un éclair passa devant sa vue, soudain devenue trouble.

Le vieux renard, pourtant tout recouvert de poudreuse transpirait abondamment. Ses membres encore très vigoureux, malgré son âge, étaient tout en sueur. A l'intérieur de son corps un volcan acide et brûlant venait de se réveiller. La température extérieure avoisinait dix degrés sous la barre zéro, pourtant il bouillonnait.

Soudain il hoqueta, un magma de lave éructa du gosier, les yeux roulèrent vers l'intérieur.

C'est avec une horrible grimace, que le vieillard tomba lourdement à genoux. Dans un effort surhumain, il s'aida du coude pour rouler sur le flanc. Il voulait terminer couché sur le dos, afin de contempler une dernière fois le ciel. Cet homme cupide avait escroqué la moitié de toutes les fortunes du pays.

Celui qui toute sa vie, s'était vautre dans le luxe et le mensonge, voulait terminer sur une ultime vision de pureté. Comme s'il ne la méritait pas, un voile noir lui occulta les yeux et l'empêcha de satisfaire son tout dernier souhait. C'est aveugle que le premier secrétaire du pays, allait quitter ce monde.

Dans sa main crispée sur le portable, le texto en cyrillique brillait encore. Pour la plupart d'entre nous, ces signes cabalistiques ne représentent que des dessins.

La traduction Française en était :
« Sois juste et droit et reste vigilant, face au démon de l'ego, sinon... »

A ce moment la neige redoubla d'intensité.

Maintenant un manteau immaculé

recouvrait la totalité des rues de la capitale.

La Place rouge était blanche...

Chapitre II

La place blanche était rouge.

Paris, lundi 20 décembre : 6h30

« Apprends la patience et l'humilité ».

C'était la deuxième fois qu'il jouissait. Son corps nu, se galbait de félicité sous les mains expertes de la jolie Michka. Lui, qui il y a deux mois encore, avait mis un terme au plaisir sexuel tarifé, dont il était jadis friand, se félicitait d'avoir renoué avec son ancien vice. Michka, une professionnelle haut de gamme y avait beaucoup contribué. Aujourd'hui encore, pour la cinquième fois, en huit semaines, elle était parvenue à provoquer deux orgasmes d'affilée à un des hommes politiques les plus

important et les plus en vue de l'Hexagone.

Gérard Mesnard, premier ministre de la France venait de s'épancher avec volupté.

Michka, dont le prochain rendez-vous, était dans moins d'une heure, s'extorqua lascivement des couvertures, pour se diriger vers la minuscule salle de bain. Observant sa maitresse nue de dos, Mesnard, ressentit une nouvelle fois une chaleur intense au niveau du bas ventre. Son sexe était encore en érection. Décidément cette fille lui faisait un effet fou.

Il saisit son portable, ajusta, et dans un flash bizarrement bleuté, pris en photo, la merveilleuse anatomie de sa maîtresse.

Celle-ci, avertie par l'éclat de la lumière,

se retourna immédiatement et vint embrasser langoureusement une dernière fois le corps et les lèvres de son client. Puis elle enchaîna :

Il est temps que je parte chéri. Tant que tu ne m'auras pas épousé, je dois continuer à gagner ma vie. »

Soudain, d'une façon inattendue Gérard se mit à hoqueter nerveusement. Son corps, encore humide se convulsa. Ses membres se figèrent.

Qu'est-ce qui se passe Gérard ?
S'inquiéta Michka revenant sur ses pas. Impossible de prononcer le moindre son. Le visage du premier ministre se raidit. Un léger filet de bave rosâtre venait de s'afficher coulant gras aux commissures. Dans un effort surhumain, il pointa le doigt vers son portable, qu'il venait de reposer sur la table de chevet.

Elle se reprit et se rhabilla à toute vitesse.

Elle saisit son grand sac fourbi, de chez « Hermes », le portable de Gérard, et sortit.

Elle dévala les cinq étages, en risquant de s'étaler quasiment à chaque marche. Les talons aiguilles de ses chaussures « Gucci », ne l'aidaient pas beaucoup. Arrivée en bas, elle quitta l'immeuble et déboucha enfin sur la Place blanche. Ouf elle allait pouvoir se reprendre et souffler.

Elle emprunta la place quasiment déserte et paisible à cette heure matinale. Tout en s'éloignant, après avoir remis ses gants, elle reprit le portable de Mesnard.

Sur l'écran de celui-ci un texto clignotait :

*Apprends la patience et l'humilité,
sinon...*

Elle composa nerveusement le 17.
Après trois sonneries une voix se fit
entendre :

Ici les urgences de la police, j'écoute.

*Envoyez immédiatement une ambulance
au 550 bis de la place blanche.
Au cinquième étage un homme vient
d'avoir une attaque.*

*C'est noté monsieur, nous arrivons
A qui ai-je l'honneur ?*

Michka raccrocha sans plus rien ajouter.
Elle cliqua ensuite, sur l'icône album du
portable.

La dernière photo prise s'afficha
immédiatement.

Elle représentait de fines et longues
jambes bronzées, surmontées d'une
paire de fesses de rêve et d'un dos galbé

magnifique.

Tout à l'heure, le cliché de Gérard avait parfaitement capté l'anatomie et les formes de son splendide corps bronzé dont elle était si satisfaite. .

Décidément, je suis vraiment canon
Pensa-t'elle.

Si je ne coûtait pas si cher, je me baiserais bien de temps en temps.

C'est avec regrets qu'elle effaça la photo.

Elle essuya le portable de toutes ses empreintes.

Elle le jeta dans une des poubelles vides bordant la célèbre petite place.

Ensuite le travesti, s'éloigna libre et incognito.

Le soleil commençait à s'éveiller.
C'était une aurore colorée magnifique.
Ce matin là, la place blanche était rouge.

Chapitre III

La vie ressemble parfois à un opéra

Berlin, dimanche 19 décembre 21h

« Sois ferme et droit, mais n'oublie pas de vivre joyeux et de t'émerveiller de ce monde »

La baguette d'Herbert Schults venait de donner le départ pour l'ouverture de « *Tanhäuser* ».

Les quarante musiciens, concentrés et attentifs démarrèrent au quart de tour. Ils savaient que le moindre comma manquant, ou le seul dièse incomplet, pouvait leur faire perdre l'emploi, qu'ils avaient obtenu après tant de sacrifices. Être titulaire d'un pupitre dans le plus

grand orchestre philharmonique de Berlin exigeait le meilleur de vous-même. Et aujourd'hui, la présence de la Chancelière dans la loge présidentielle, ajoutait une note supplémentaire à la tension.

La cheffe d'état venait au grand théâtre, avec ses principaux ministres, à chaque anniversaire de son élection à la tête du pays.

C'est elle qui désignait toujours le « Kapellmeister », qui dirigerait l'œuvre musicale choisie dans le grand répertoire Allemand.

Aujourd'hui, Richard Wagner était à l'honneur.

La force de caractère et la détermination des personnages décrits, dans la plupart de ses opéras ressemblaient et plaisaient énormément à la Chancelière mélomane. C'est cette hargne et cette volonté de

puissance qui elle, l'avait hissée à la tête de l'Allemagne.

Si Margaret Tacher, jadis, avait été pour l'Angleterre une femme de fer. Ludmina Hendel, était pour l'Allemagne une grande dame d'airain et d'acier. Elle menait son pays depuis quatre ans, avec une poigne qui ne tremblait jamais. Une main qui savait aussi bien caresser que gifler, quand parfois il le fallait. Cette femme possédait un charme et un charisme qui avait su séduire tous les chefs d'états européens.

Les plus grands hommes de la planète respectaient cette jolie Ludmina Hendel et beaucoup d'entre eux l'admiraient et essayaient de la prendre en exemple. Certains même en étaient amoureux. Comme les héros de Wagner, elle avait su inspirer une immense confiance à ses interlocuteurs.

Derrière son regard d'acier, on pouvait pourtant ressentir chez elle comme un émerveillement, une droiture et une naïveté.

Trois qualités assez rarement rencontrées de nos jours chez les politiciens. Ludmina était en réalité un paradoxe. En tout cas c'était une belle personne.

C'est au moment où l'orchestre venait d'entamer le deuxième mouvement que son portable privé se mit à clignoter. Elle se leva sans bruit, ouvrit la porte de la loge en s'excusant et sortit. Les deux gardes du corps s'écartant pour la laisser passer, elle s'éloigna de deux pas.

L'appareil à l'oreille, elle écoutait. Soudain la chancelière devint blême. Son visage sur lequel on voyait rarement une expression de surprise, se figea.

Elle voulut dire quelque chose, mais elle hoqueta.

La totalité de son corps se convulsa.

La majorité de ses membres se paralysèrent.

Incapable pour elle de sortir le moindre son.

Paniquée elle regardait son portable

Elle afficha un dernier soubresaut et.....

Et la plus grande dame d'Allemagne s'évanouit.

On venait de lui annoncer que Klaudia sa fille unique, après d'atroces souffrances, venait de succomber.

Chapitre IV

Une ruche qui bourdonne daredare

« Un ange réside en chacun d'entre nous, pourvu qu'il ne soit pas révolté »

« Pronto first », comme tous les jours de la semaine ressemblait à une ruche, dont les abeilles savaient exactement sur quelle tâche elles devaient se concentrer. Chaque employé connaissait à fond son ouvrage dans le plus moindre détail. Choisis pour leurs compétences, ils avaient du répondre à des dizaines de tests, subir de nombreux examens et enfin accepter de signer une clause draconienne de confidentialité au moment de signer leur contrat. Ils appartenaient maintenant au berceau de la plus grande firme Italienne de fabrication de portables de luxe.

Issu de cette entreprise, chaque appareil deviendra un spécimen qui se vendra entre cinq mille et vingt mille euros. Ici on n'assemble pas les puces et les pièces détachées de ces bijoux haut de gamme dans un travail à la chaîne. Ceux-ci se fabriquent au compte gouttes. On en sort maximum cinq cents par mois.

En comparaison, Nokia met sur le marché entre mille et deux mille portables quotidiennement et Samsung en produit à peu près tout autant. Créé il y a cinq ans, par un ingénieur, absolument inconnu, cette firme était arrivée en trois ans au hit parade des portables de luxe les plus prisés. Chaque homme d'affaire Italien en voulait au moins un exemplaire. Au pays de Dante, pour prouver sa réussite, il fallait posséder une Ferrari,

une Rolex et le dernier né de chez « Pronto ».

Au douzième niveau de cette ruche, il existait un laboratoire secret, aussi bien gardé qu'un coffre de « Fort Knox ». De la grandeur d'un appartement, il occupait la quasi totalité de l'étage. La plus grande pièce était réservée au labo.

Il y avait aussi un salon meublé, d'un grand sofa d'une table basse et de trois fauteuils.

Une cuisine équipée et une salle de bain complétaient avec goût le décor. Tout était prévu pour permettre aux occupants, tantôt d'y travailler, d'y manger ou de s'y reposer pendant les pauses.

Il était occupé et réservé exclusivement à trois ingénieurs, dont un prix Nobel de Chimie, un génie de l'informatique et le

plus grand médecin épidémiologiste du pays.

Depuis deux ans ceux-ci s'occupaient exclusivement à la conception du dernier bébé de la technologie « Pronto ». Après des milliers de recherches et d'essais, ils étaient enfin parvenus à mettre au point un portable exceptionnel. Il avait été fabriqué en seulement trois exemplaires.

Ceux-ci devaient servir de prototype. Le premier avait été envoyé en France, le deuxième à Berlin, le dernier à Moscou.

Trois cadeaux offerts à des personnalités médiatiques.

L'un au premier ministre Russe, l'autre à la Chancelière Allemande et le troisième au deuxième homme de l'Etat Français. Le nom étrange choisi pour ce portable : Le « VIRUS ONE »

ChapitreV

La rechute nous fait tomber plus bas

Berlin: Dimanche 19 décembre : 21H30

*« Le malin souvent reste tapis.
Sa plus grande force est de faire croire
que vous l'avez vaincu. »*

Au cours du trajet séparant l'Opéra de la chancellerie, Ludmina, repassa toute la vie de sa fille unique, en image. Elle ressentait encore le bonheur éprouvé quand pour la première fois, elle avait serré le corps nu et chaud de son petit ange, tout juste après la naissance. C'était déjà il y a quatorze ans. Elle venait de sortir, première diplômée, officier médaillé de la « Bundeswehr Universitäten » de Munich, où elle avait obtenu le grade d' « Oberleutnant ».

C'était la plus jeune femme à obtenir ce titre.

Elle ne savait pas encore que quelques années plus tard, elle serait la commandante en chef de toutes les armées.

Le choix d'élever seul, sa fille, sans aucun père était convenu depuis le départ, avec le furtif géniteur. Elle avait préféré avoir un enfant plutôt qu'un mari aussi gênant qu'encombrant. Les hautes carrières politiques ne laissaient pas la place pour deux amours. Il fallait toujours sacrifier l'un ou l'autre. Elle revit les premiers sourires de son bébé.

Le début de ses pas maladroits, qui prirent très rapidement de l'aplomb et de l'assurance.

Elle entendait encore les balbutiements de sa fille, qui petit à petit, allaient se

transformer en sons plus mélodieux,
pour éclater en un merveilleux et
attendu :

Mu mu mu Mutter.

Que de souvenirs agréables et déjà si
lointains.

C'était, comme on l'appelle : l'âge d'or.
Une période et un temps privilégiés.
Pour employer le langage des oiseaux :
« *Quand l'âge dort, l'être est encore
éveillé.* »

Il allait malheureusement se ternir à
l'adolescence.

Comme la plupart des enfants de douze
ans, Klaudia devint fortement dissipée.
Exagérément émotive elle aurait voulu
souvent s'épancher dans les bras de sa
mère.

Mais celle-ci était de moins en moins
présente.

Elle venait d'être chaleureusement, élue

à la tête de l'Allemagne, et allait entamer son tout premier mandat de cheffe d'état. Les dix mille charges et occupations professionnelles de ces derniers mois, l'avait fortement éloigné de la vie familiale.

Celles-ci l'empêchèrent d'apercevoir la lente descente aux enfers de son enfant. Klaudia frustrée avait commencé par vouloir s'affirmer avec une première tafe.

Celle-ci s'était très vite transformée en une cigarette beaucoup plus corsée. Puis, avec les copines, on allait mélanger et croquer quelques pilules pour mieux planer.

Une première ligne pour essayer. Et...

Et puis ...un jour, en rentrant plus tôt que prévu, Ludmina, retrouva sa fille à inconsciente.

Klaudia aperçu sa mère dans un brouillard.

C'était comme ouaté trouble et lointain. Elle regardait sa mère avec des yeux aussi inconscients que naïfs. La jeune fille tenait une bouteille d'alcool presque vide à la main. Un reste de poudre blanche aux commissures, contrastait avec le rouge criard dessiné sur ses lèvres d'enfant. Il planait dans l'air une odeur rance, mélangée à une fragrance inconnue. En voyant le pitoyable tableau, la chancelière faillit d'abord paniquer. Mais très vite la cheffe d'état se reprit et appela.

Le reste s'enchaîna normalement. Il y eut l'hôpital, puis la cure, ensuite le retour à la maison, les promesses, et depuis lors une inquiétude quotidienne. Pendant trois mois heureusement pas de

rechute.

La jeune fille semblait avoir tourné la page.

Le médecin spécialiste, qui la suivait régulièrement, avait assuré que le plus difficile était passé, mais qu'il fallait rester tout de même très prudent. « Quand on a goûté à la drogue, une rechute est toujours possible. » Avait-il ajouté.

La cheffe d'Etat voulait se rassurer et ne prendre aucun risque, vis-à-vis de sa fille.

Elle avait insisté pour que le docteur, continue à suivre Klaudia, sans en avoir l'air.

Elle avait remarqué que celle-ci ne restait pas indifférente aux charmes du docteur.

Aussi était-il devenu un habitué de la maison.

Ludmina, l'avait engagé à temps plein. Depuis une semaine, Paolo, avait élu domicile et occupait une chambre à la Chancellerie.

Il se consacrait exclusivement à Klaudia. Il ne la soignait pas, mais restait très attentif au moindre signe inquiétant. La jeune fille en était tombée follement amoureuse, mais il avait toujours résisté pour ne pas répondre aux avances de l'adolescente.

Il ne voulait pas perdre un emploi, si rémunérateur.

Klaudia n'avait que quatorze ans, il en affichait presque le double. Et puis, il y eut ce coup de fil à l'opéra. Pour Ludmina, c'était sur et certain. Malgré toutes les précautions, sa fille venait de replonger et succomber d'une overdose.

Comme l'avait dit Paolo :

*« Le malin reste souvent tapis.
Sa plus grande force est de faire croire
que vous l'avez vaincu. »*
